

"Nous avons un problème de culture dominante et bien-pensante"

Dans le cadre des Etats généraux de la culture, Sylvie Vassallo, directrice du Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis, partage ici son expérience auprès de familles pour lesquelles l'accès au livre et à l'écrit est tout sauf une évidence. Pour elle, il est urgent d' "ouvrir, surprendre, dialoguer et, s'il le faut, réparer".

L'Art est un territoire sensible. C'est précisément pourquoi nous organisons sa fréquentation, pourquoi nous, médiateurs culturels, revendiquons d'en démocratiser encore l'accès. Ces convictions motivent mon engagement professionnel et citoyen.

De l'expérience que mène notre équipe autour du Salon du livre de jeunesse en Seine-Saint-Denis, naissent aujourd'hui des questions qui m'alertent sur la nécessité de réinterroger, non pas ces convictions, mais une certaine manière de les faire vivre.

Disons les choses sans détour, il me semble que nous avons un problème de culture dominante, de culture bien-pensante, qui, sous couvert d'universalisme, peut contribuer, bien malgré elle, à nourrir les divisions qu'elle cherche à réduire. Se posent des questions de légitimité, d'illégitimité, qu'il est temps de mettre en débat.

"Une mise hors jeu de l'espace culturel légitime"

Une part croissante de la société est invisible, fantasmée. Ses rapports à la culture méconnus, snobés. Et quand cette part se rappelle à nous, c'est pour le moins déroutant, quelquefois brutal.

Ici, des bibliothécaires interrogent des parents sur leur raison d'emprunter quasi exclusivement *Petit ours brun*... Et se surprennent elles-mêmes à découvrir une évidence : c'est le seul héros qu'ils ont trouvé de la même couleur de peau que la leur.

Là, le personnel soignant d'un hôpital, acquis à l'usage de la lecture dans le cadre des soins et bon connaisseur de la littérature de jeunesse, explique que la plupart des albums qu'il utilise ne peuvent "entrer" chez certaines familles qui ne s'y sentent pas reconnues.

Certes, il ne peut y avoir d'injonction à représenter notre société multiculturelle, colorée, dans les livres pour enfants. L'art, les artistes n'ont pas vocation à photographier le réel. Et il serait trop facile de penser que cela suffise. Mais pouvons-nous ignorer les dégâts occasionnés par le fait qu'une partie des familles se ressent comme absente de ces livres et le vit comme une mise hors jeu de l'espace culturel légitime ?

"Tisser des liens culturels libérés de tout rapport de domination"

Légitimité encore. "L'affaire" de l'ouvrage *Tous à poil* a été pour moi très révélatrice. Car, si la réponse que j'avais faite à Jean-François Copé, sous forme de tribune dans *Le Monde*, fut reçue positivement par mes pairs, elle m'a valu une âpre dispute avec l'un de mes proches amis qui la jugeait démagogique et irresponsable. Lecteur attentif et exigeant d'histoires pour ses filles, il contestait, au-delà de *Tous à poil*, que des ouvrages destinés aux enfants abordent frontalement le sexe, le corps, le genre.

Fermeture d'esprit ? Manque d'humour ? De nos discussions, j'ai surtout retenu la crainte profondément ancrée que ce qui se raconte dans les livres se transmette à la réalité. Une sorte d'inversion du jeu littéraire qui, de fait, souligne la puissance symbolique de l'art. J'ai mesuré que la solidité de mes convictions n'était rien face aux siennes. Ou plutôt que la seule confrontation de nos opinions respectives ne faisait que renforcer son sentiment que nos points de vue, à ce sujet, étaient inconciliables.

Nous étions rendus à ce point de vertige où "la culture de l'Autre" devient source de division, et ma position reçue comme arrogante.

L'expérience que nous menons actuellement pour accompagner des parents non lecteurs à la pratique quotidienne de la lecture du soir me conduit au même constat : le chemin est long pour tisser des liens culturels libérés de tout rapport de domination... Mais peut-on faire l'économie de ce chemin ?

.../...

.../...

Le poids symbolique du livre

On connaît l'importance capitale de ce temps partagé dès la petite enfance et, dans l'ensemble, les parents, quels qu'ils soient, en ont bien conscience, mais parfois n'y arrivent pas. Cette injonction devient alors culpabilisante et finit par les nier dans leur position de parents. C'est du moins ce qu'ils peuvent comprendre.

Donner et reconnaître leurs compétences, construire avec eux les chemins pour accomplir cet acte, ouvrir à ce bonheur simple, ne pas prendre leur place : encore une question de légitimité ! Pour que la démocratisation culturelle qui me tient à cœur devienne concrète, ouverte, inclusive, en un mot opérante, tout n'a pas été essayé. Loin s'en faut.

Autre expérience qui cette fois touche directement à l'écriture, à la langue : nous avons organisé il y a quelques années des lectures de *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma dans des établissements scolaires. Grande fut la jouissance des collégiens d'entendre cette langue, crue, riche, violente. Et surtout qu'elle prenne sa place, officielle et toute légitime, en cours de français. Ils n'en revenaient pas que la littérature puisse être autre chose que l'image et l'expérience qu'ils en avaient ! Et surtout que l'institution puisse la valider comme telle. Une sorte de malentendu qui éclaire le poids symbolique du livre, de ce qu'il raconte et représente. D'autant que les lieux et les personnes qui le diffusent, notamment l'école, renforcent par leur statut le poids de cette légitimité.

Le débat plutôt que l'entre-soi

Anecdotes isolées ? Insignifiantes ? Surinterprétées ? En tout cas, nous sommes nombreux à en avoir vécu de semblables qui traduisent la même réalité. Faut-il l'ignorer, s'en désoler ou regarder ce qui paraît maintenant impératif d'imaginer et de construire ? Je crois urgent d'ouvrir ce débat, sincèrement, sans jugement de valeur. En étant lucides sur la manière dont ces questions sont à l'œuvre, en étant délicats dans la façon de les traiter.

La pression morale s'exerce plus fort, les censures se multiplient, les stéréotypes ont la peau dure ? Alors, "l'entre-soi" est le pire des refuges. Il ne protège pas, il isole, coupe du réel. Révétons cette part d'invisible, créons les conditions d'un dialogue affranchi de toute forme d'évangélisation, mettons toutes nos expériences à profit pour ouvrir, surprendre, dialoguer et, s'il le faut, réparer. Pour paraphraser Aldous Huxley, " L'expérience, ce n'est pas ce qui nous arrive, c'est ce que nous faisons avec ce qui nous arrive. "

par Sylvie Vassallo
(Télérama – jeudi 24 novembre 2016)

<http://www.telerama.fr>